Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 74 (1947)
Heft: 1

Artikel: Vu de l'autre monde
Autor: Amiguet, Ed. / Golay, C.-A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-226262

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— M'est avis que ces gaillards ont des façons bien à eux de s'excuser, que je lui ai dit.

Puis on nous a attelé une de ces locomotives à vapeur qui vous crache contre quand on les regarde de trop près. Le Buffet n'a pas manqué de faire remarquer à tout le vagon que ce genre d'outil, chez nous, on les mettait au Musée, qu'on ne les sortait que pour commémorer le centenaire des CFF et qu'avec toute cette poussière de charbon qui tombe sur les champs de blé c'était pas étonnant que les Français mangent du pain noir. En face de nous, il y avait un jeune peintre affublé d'une chemise à carreaux comme les rideaux que la maman a donné à la cousine Alice parce qu'elle les trouvait trop voyants.

Le jeunet avait montré au douanier un de ces passeports suisses battant neuf avec un bel étui en celluloïd, mais ça ne l'empêchait pas de placer toutes les cinq minutes d'un air dégagé :

— Chez nous, à Montmartre, on a coutume de ceci... ou bien :

— Nous autres peintres français... sur un petit ton pointu comme le caporal Chappuis qui avait une marraine à Genève. On a causé des vins de Montmartre, mais le peintre n'était pas très fixé s'ils étaient blancs ou rouges. Alors le Buffet a tranché d'un air entendu :

— Si ces Français sont si fins becs qu'on veut le dire, y a pas de doute, c'est du blanc...

Là-dessus, je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, nous étions arrivés à la Gare de Lyon. Y a pas à dire, c'est grand. Et il y a du monde comme à la sortie du Comptoir ! On a pris direct un taxi et le Buffet a dit au chauffeur, avec cette belle autorité qu'il a dans les assemblées de commune :

— Cité Bergère 4, et pas de contours, je connais le chemin.

Tu vois, cher papa, que bien qu'on ne soit jamais sorti de son canton, on sait tout de même voyager.

Ton fils affectionné, Justin.

p. cc. Claude Marti.

Vu de l'autre monde

Réponse du Conteur *ressuscité aux questions d'un ancien abonné, M. Ed. Amiguet, architecte à Aigle.*

C'est vrai, je pourrais vous raconter ça !

Je n'y avais pas pensé jusqu'au jour où vous m'avez posé cette raclée de questions. Oh ! vous l'avez fait bien gentiment, il faut le dire, en me proposant d'abord de casser la croûte avec vous : des pommes de terre nouvelles et du séré que vous avez eu sans carte chez des bergers, mes collègues sans doute. Alors, comme ce menu est de ceux qui font ma joie, je veux bien accepter ; mais vous allez voir que je lui ferai honneur parce que cette sacrée eau de Jouvence que l'on m'a fait boire par Lausanne, c'est un rude apéritif !

Alors, Monsieur Amiguet, commençons par le commencement. Vous me demandez comment j'ai passé la guerre... dans l'autre monde ?

Mal, bien mal, aussi mal que vous !

Quand je me suis endormi, en 34, ça sentait déjà la poudre. On m'oubliait de plus en plus, à cause de ces tonnerres de fous par le sud et par le nord, qui voulaient te reforger le monde. Je me suis dit : cette fois, je suis foutu !

C'est allé encore plus mal que je le craignais. Vu depuis dessus, tout ce feu et tout ce sang, c'était rudement pouët.

On aurait voulu aller dire au Père : arrêtez-les ! Mais c'était pas facile. Il était en rogne. Il avait ses idées.

Ce n'est pas encore tellement bien arrangé, à l'heure qu'il est. Mais les esprits ont quand même changé.

Revenu parmi vous, je me dis : ils ont quand même un peu réfléchi. Pas tous, mais beaucoup. C'est pour ça que je me suis décidé à boire l'eau de Jouvence que l'on m'offrait, en me disant qu'on m'accueillerait sûrement, comme autrefois ; qu'on avait plus tellement envie de suivre des idées toutes faites ; qu'on voulait garder sa petite place de Vaudois dans le monde et faire que l'on soit une pierre solide, bien taillée, d'une forme bien à soi, dans l'édifice de l'humanité.

Vu d'en haut, il y en a un qui m'a fait rudement plaisir : c'est le Général Guisan.

* * *

Vous me demandez, Monsieur Amiguet, si on a senti le tremblement de terre qui a fait tant de mal à vos régions, dans le Grand district et en Valais. Bien sûr que non. On n'a rien senti. Mais on a vu : quelle frousse vous avez eue !

Ça s'est passé comme ça :

Satan, qui a un atelier juste au-dessous de vos montagnes, était allé faire un tour en Amérique. Il a chipé une pincée de poudre dans un de ces laboratoires de par là-bas et a voulu voir si ça brûlait. Lui qui a pourtant l'habitude du feu, il en a été raplapla pendant une troupe de semaines parce que, quand la poudre s'est enflammée, elle a pété si fort que ça lui a arraché une corne et le plafond est venu en bas !

* * *

Vous me demandez aussi ce que l'on pense, par là-haut, de la bombe atomique.

Il y a longtemps qu'on s'en sert, mais on fait attention, que diable : on ne fait pas marcher des machins comme ça quand il y a des gens. On se met à l'écart, à quelques millions de kilomètres. Alors ça fait une superbe lumière et point de mal à personne, au contraire. Mais allez dire ça aux Américains : c'est des gosses, ils en savent plus long que tout le monde.

* * *

Pour ce qui est de la pluie et du beau temps, vous voudriez savoir comment ça se fait. Franchement, on ne devrait pas en parler, car, sur ce point, on n'est pas plus d'accord en haut qu'en bas. C'est souvent même la cafouillade.

Je me suis souvent dit : nom de sort, je comprends maintenant pourquoi il gèle quand il faudrait le beau, qu'il pleut à la roïlle quand il faudrait du sec et tout le reste à l'avenant ! Y'en a bien qui sont allés réclamer vers le Père. Il leur a dit qu'il faisait le nécessaire mais, que voulez-vous, il ne peut pas être partout à la fois. Et puis, il a bien des soucis avec toutes ces histoires d'hommes qui veulent tous avoir plus raison les uns que les autres et qui n'arrêtent pas de se chamailler.

* * *

Vous me posez encore bien des questions, Monsieur Amiguet. Sur le referendum, sur l'assurance vieillesse. Je répondrai une autre fois.

Il faut quand même que je vous dise que, quand je me suis endormi, en 34, j'étais dans ma septante-troisième année et que j'y aurais eu droit, à l'assurance veillesse. Mais ce n'était alors qu'une idée que personne n'avait encore bien comprise. Maintenant qu'elle est réalisée, voilà qu'on me rajeunit et qu'on me remet sur le pont !

Ma foi, tant pis, je me dis que je peux bien venir à cent ans et plus et que, pendant le voyage, on pourra encore faire quelques bonnes recafées !

Diantre ! on a le moral, ou quoi ?

Le pâtre à Rouge :
C.-A. Golay.